

LA PIERRE DE SATAN

1

Montréal, septembre 2001

Il s'était couché plus tard que d'habitude, rompu de fatigue, bûchant sur une traduction qu'il peinait à finir. Les mots continuaient de courir, défilant tout seuls sous un curseur affolé... L'écran s'est fondu dans le firmament. Il est dans son village natal, devant l'église, les gens accourent, font cercle autour de lui, des visages familiers d'autrefois qu'il reconnaît peu à peu, cette vieille surtout aux yeux de braise noire ; les regards sont tendus vers lui, ils attendent le discours qu'il doit prononcer ; il cherche à rassembler ses feuilles que le vent soulève, emporte.

Il se réveilla, se rendormit. Il dormait mal, saisi d'une inquiétude obsédante.

La nuit grouille d'ombres rampantes, de craquements sinistres. Une sourde pulsation dans l'air lourd d'orages, des décors de siècles passés, des colonnes, des frontons de palais glissent, s'évanouissent, l'un après l'autre, le long d'un escalier qui roule, roule, puis s'arrête sous une guillotine noire, sinistre ; et lui, il s'échappe, s'envole au-dessus d'un lac sombre, rempli de poissons chevelus, oh !, non, horreur !, c'est une foule de têtes mortes, sans corps, aaaah ! voilà qu'il perd de l'altitude, il bat désespérément des jambes et des bras, pour remonter, pour s'éloigner ; et alors, alors... il survole une cavalcade sauvage, hurlante, qui s'enfonce dans une forêt rouge, et les branches tout à coup, les branches poussent vers lui des tentacules, des mains sanglantes qui tentent de l'attraper ; il file, il file plus loin, plus loin ; *faut... le fond... le...fonda... cam... le fonda... cam...* une phrase le poursuit, énigmatique, incompréhensible, des syllabes, des mots, une phrase qu'il n'arrive pas à saisir, *faut... le fonda... faut...*, lancinante phrase comme un pendule balancé au-dessus de lui : angoisse, angoisse ; il débouche dans un grand couloir, interminable. *Où se trouve-t-on ? Où, où donc ?* demande-t-il à quelqu'un à côté de lui, un cousin qui prend tout à coup un air effaré. Quelque chose d'horrible est apparu dans la fenêtre panoramique. Ils sont au milieu d'une foule affolée qui les emporte avec des cris de sauve-qui-peut, sauve-qui-peut vite, vite, sous la menace de l'explosion proche, imminente ; courir, courir, fuir cet enfer au plus vite !

— Aaaaaaah ! ... »

Dans un long cri, il sortit du rêve comme on vient au monde. Terrorisé, sonné, soufflé par la violence d'une conflagration.

Il resta hébété, confus quelques secondes, avant de reconnaître sa chambre paisible où la radio réveille-matin affichait 8 h 47. Les images d'horreur continuaient à tourner dans sa tête : les ailes noires apparues, l'énorme figure hideuse éclaboussant la fenêtre puis une pierre enflammée tombée du ciel, et tout avait éclaté !

Mais Roger, son cousin Roger, que faisait-il là, avec lui ? Et cette pierre volante qui ressemblait... *Non, pas possible !*

Il se prit la tête à deux mains, referma les yeux.

Ouf, quel cauchemar ! C'est la fatigue, sûrement. J'ai trop bossé jour et nuit pour finir cette maudite traduction... Oui, et le vin que j'ai bu pour m'endormir : trop, sans doute... mauvaise habitude... et ma tête, ma tête, ouïlllle !

Avec un soupir de condamné au supplice, Loïc se tira du lit, enfila un peignoir et sortit pesamment de la chambre pour aller se verser un verre d'eau. Il l'avalait d'un trait puis se tourna vers la cafetière.

À peine eut-il le temps de prendre une gorgée de café que le téléphone sonna. *Maudit, c'est qui de bonne heure comme ça ?* Il se demanda si on n'allait pas lui annoncer la mort de quelqu'un.

— Allô... Claudine ?

—

— Quoi ?... À New York, tu dis ? C'est pas vrai ! J'allume la télé... Merci. Je te rappelle.

Le World Trade Center en flammes apparut aussitôt à l'écran. Un deuxième avion venait de s'enfoncer dans la tour sud. On reprenait en boucles les séquences des avions qui frappaient les tours : le premier, à 8 h 46... *8 h 46, mais, mais... c'est le moment de mon cauchemar. Seigneur, c'est pas croyable !*

Loïc était tétanisé par les images diffusées de New York, les flammes dévorant les tours géantes du WTC. Et, surtout, il était troublé, de plus en plus troublé, par la coïncidence de son rêve et de cet événement effroyable, apocalyptique. Était-ce un pur hasard, ou avait-il été le jouet d'un phénomène télépathique ? Mais comment donc, et pourquoi ? Il tentait de repousser l'idée, de la chasser comme une guêpe tournoyante qui ne cessait de le harceler. Il n'avait pas rêvé à quelque chose de général, d'objectif, comme la conflagration d'un gratte-ciel ; non, c'était quelque chose de particulier, de personnel, de subjectif : les pensées déferlantes, hallucinées d'un individu. Comme s'il était entré dans l'esprit de quelqu'un. Oui,

c'est ce qu'il finit par se dire, car comment l'expliquer autrement ? Son subconscient avait pu être traversé momentanément par la vibration d'une autre conscience et, peut-être – il en avait froid dans le dos – au moment de la mort.

Les pensées se bousculaient dans sa tête : s'il était entré dans une autre conscience, s'il avait capté, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, ce que percevait un autre, il devait s'agir de quelqu'un qui lui était proche ? Par la parenté, l'amitié ou quelque autre affinité ? Où bien seraient-ce les ondes puissantes de l'hécatombe de New York qui, à huit cents kilomètres, avaient déclenché ces images horribles dans son cerveau ? Des images autogènes, en somme, produites par son propre esprit, comme son cousin... Oui, mais ce cousin justement, Roger Bolduc, pourquoi lui, lui auquel il n'avait jamais rêvé et auquel il ne pensait guère, à vrai dire ? Aurait-il été à New York, par hasard ?

Et cette espèce de pierre enflammée qui leur était tombée dessus... et qui faisait penser..., qui ressemblait étrangement à un objet qu'il connaissait trop bien, depuis l'enfance ?

Plus d'une heure à ruminer ainsi, en observant le développement sidérant des attentats aux États-Unis : l'effondrement des tours dans Manhattan, d'autres avions envoyés sur Washington ou ailleurs, qui sait, le président qui tentait de gérer la situation du haut des airs. Était-ce le début d'une troisième guerre mondiale ?

Il rappela Claudine, avec qui il était resté en bons termes, malgré leur séparation de fraîche date. Il lui raconta son cauchemar. Elle n'en revenait pas, elle-même. Se pourrait-il que son cousin Roger...?

— Appelle-le, tu vas bien voir.

Après avoir retrouvé le numéro à Québec, Loïc allait décrocher le téléphone, mais, y pensant à deux fois, il se ravisa. Il y avait des années qu'il n'avait parlé à son cousin, dont la femme Isabelle était aussi sa cousine, du côté maternel. Oui, c'était ainsi. Il se trouvait que Roger, le dernier enfant de l'oncle Romuald, avait épousé une D'Anjou, fille d'un cousin de la mère de Loïc. Il y avait des lunes aussi qu'il n'avait parlé à cette cousine. Il faut dire que les D'Anjou boudaient Isabelle d'avoir épousé un Bolduc. La même situation qu'autrefois, lors du mariage des parents de Loïc. Car, entre les D'Anjou et les Bolduc s'était développée depuis longtemps, un siècle presque, une rancune tenace, d'origine politique. Mais le cas d'Isabelle était aggravé par le fait que son mari était le fils de Romuald, l'entrepreneur cupide – *rapace*, comme on disait – qui avait été la pire bête noire des D'Anjou à Touladi.

Ce n'était pas cette vieille rancune qui retenait Loïc, mais plutôt la gêne, après des années de silence, de surgir à l'improviste, comme une réclame intrusive sur le Web. Appeler, ne pas appeler : il jongla avec ce dilemme une bonne partie de la journée, en suivant les répercussions de l'incroyable événement aux États-Unis et à travers le monde.

En fin de compte, vers 16 h, il se décida. Il appela à Québec.

— Allô...

Loïc reconnut tout de suite la voix, même quelque peu enrouée, d'Isabelle. Elle s'exclama de *l'heureuse surprise* de l'entendre au bout du fil, mais elle semblait nerveuse, inquiète. Elle lui dit tout de go que Roger était absent, puis, après quelques moments d'hésitation, elle lui confia qu'elle était morte d'inquiétude, parce son mari était parti en voyage et qu'elle n'arrivait plus à le joindre sur son portable.

— En voyage ? dit Loïc. Où ?

— À Toronto.

— Ah bon, ça me rassure, ce n'est pas New York.

Isabelle ne rit pas. Justement, elle se demandait. Si jamais.

Devait-il lui parler de son rêve ? Était-ce le bon moment ? Loïc hésita quelques secondes puis décida de plonger :

— J'ai fait un drôle de rêve, ce matin. J'ai vu Roger.

— Comment ? Roger ?

— Oui, ton mari. C'est pour ça que j'appelle. Ça m'a tourmenté toute la journée.

— Qu'est-ce que t'as vu ?

— J'étais avec lui dans un gratte-ciel aux fenêtres panoramiques. Et, tout à coup, quelque chose est tombé sur nous, comme une comète, une pierre enflammée. Ça m'a réveillé raide. J'avais le cœur qui cognait.

— Mon Dieu, ça fait peur.

— Le pire, c'est que ce cauchemar est arrivé à la minute même où le premier avion frappait le World Trade Center.

— C'est vrai ? Seigneur !

Très troublée au bout du fil, mal à l'aise, Isabelle restait sans voix. Loïc l'imaginait tête penchée, son abondante chevelure lui retombant sur les yeux. Il s'était toujours demandé comment cette belle fille avait pu s'amouracher de ce petit noiraud chafouin qui avait toujours l'air de ruminer des combines sous sa moustache.

— C'est étrange que tu n'aies pas de nouvelles de Roger... Isabelle, tu es toujours là ?

— Oui, oui... J'essaie de digérer tout ça. Es-tu certain d'avoir vu Roger ?

— Tout à fait, c'était bien lui. Écoute, si Roger ne te donne pas signe de vie, il faut que tu alertes les autorités.

— La police ?

— Oui.

— Mais je ne peux pas leur dire qu'il est parti à New York, ce n'est pas le cas. Et je ne peux quand même pas leur parler de ton rêve ! J'imagine qu'il y a bien du monde dont les proches étaient à New York ce matin et qui ont de bonnes raisons de s'inquiéter. Une femme qui craint que son mari parti pour Toronto soit à New York ne sera pas prise au sérieux, voyons.

— Ouais... En as-tu parlé à ton père ?

— Pas encore. Juste à ma mère. Pourquoi ?

— Je ne sais pas, mais pour faire bouger la police, un juge de la Cour supérieure, il me semble.

— Oui, je vais voir.

Elle mit fin à la conversation brusquement, avant que Loïc n'ait eu le temps de lui apprendre à quoi ressemblait la pierre qu'il avait vu tomber du ciel.

Dans sa maison de Sillery, Isabelle resta de longues minutes à se ronger les ongles jusqu'au sang. Elle hésitait à appeler son père, craignant ses questions, l'interrogatoire en règle. Il valait mieux passer par sa mère, comme elle le faisait toujours. Mais surtout, elle était tiraillée cruellement par quelque chose qu'elle ne pouvait pas dire et qui l'écartelait, à la limite du supportable, entre le besoin de savoir ce qui était arrivé à son mari et la peur de l'apprendre ; parce qu'ensuite, de fil en aiguille, des choses inavouables pourraient sortir au grand jour. Une peur que le rêve de Loïc était venu exacerber. Et cela l'agaçait énormément, tout à coup, que ce cousin fût mêlé à l'affaire.

Le surlendemain, après avoir suivi toutes les retombées des attentats aux États-Unis et attendu en vain des nouvelles de Québec, Loïc décida de rappeler sa cousine. Il était anxieux de savoir ce qu'il en était de Roger. Il voulait aussi lui parler de la pierre qu'il avait entrevue à la fin de son rêve. Isabelle reconnut son numéro sur l'afficheur et ne décrocha pas. Elle avait ses raisons de ne pas vouloir parler à Loïc.

Celui-ci laissa un message sur le répondeur :

Allô, Isabelle, j'aimerais bien savoir s'il y a du nouveau au sujet de Roger. Ça tourne dans ma tête depuis mardi, avec mon cauchemar, tu comprends. Et puis, il y a une chose que

je n'ai pas eu le temps de |te dire au sujet de ce rêve. Une chose très, très importante pour les D'Anjou.

Une heure plus tard, la sonnerie du téléphone tira Loïc de sa concentration sur l'ordinateur. Il vit que l'appel provenait de Québec, mais ce n'était pas le numéro d'Isabelle. Il décrocha et fut étonné d'entendre la voix grave, sentencieuse, du juge Georges D'Anjou. Celui-ci lui annonça qu'Isabelle n'était guère en état de parler, car elle venait d'apprendre que Roger se trouvait à New York le jour des attentats. En route pour Toronto, il avait changé de direction à Montréal. Il avait pris le car qui fait le trajet de nuit jusqu'à la métropole américaine. On ignorait pour quelle raison. Et on ne pouvait savoir s'il se trouvait au World Trade Center le matin du 11 septembre, mais l'enquête se poursuivait.

— Il va sans dire que tout cela est de la plus stricte confidentialité, martela l'homme de loi, d'un ton que Loïc trouva offensant.

— Ne craignez rien, je n'en parlerai à personne.

Loïc songea tout à coup qu'il avait déjà raconté son rêve à Claudine.

— Et ton rêve, reprit Georges comme s'il l'avait entendu penser. En as-tu parlé à d'autres qu'Isabelle ?

Georges le tutoyait, même si lui, Loïc, n'avait jamais cessé de vouvoyer ce cousin, son aîné de vingt-cinq ans, après tout.

— Oui, à une seule autre : Claudine, mon ex.

— Il vaudrait mieux....

— Soyez sans crainte, je ne lui ai pas parlé de Roger, mentit-il pieusement pour éviter les complications. De toute façon, ce n'était qu'un rêve.

— Ça peut mettre la puce à l'oreille, et la rumeur, tu sais.

— Elle n'en parlera pas, je vous le promets.

— Au sujet de ce rêve encore, tu as laissé entendre, dans le message laissé à Isabelle, qu'il y avait une autre chose très importante qui concernait les D'Anjou.

— Oui, l'espèce de pierre enflammée que j'ai vu tomber à la fin.

— Eh bien ?

— Elle ressemblait au camée de notre ancêtre, le Fondateur.

— Comment ?... Comment peux-tu dire ça ?

— Je ne l'ai pas vu souvent, ce fameux bijou, mais notre regretté Régis m'en avait montré des photos prises sous tous les angles, et j'en ai d'ailleurs retrouvé dans ses papiers.

Loïc s'était fait un malin plaisir d'ajouter ce détail, car il savait que Georges avait mal accepté que son frère aîné, qui plus est un intellectuel renommé, lui eût légué ses papiers, à lui qui n'était qu'un cousin au deuxième degré.

— Au fait, j'imagine que vous le gardez toujours en sécurité à Québec ?

— Oui, bien sûr. Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Un pressentiment.

— Tu ne penses pas, tout de même...

— C'est juste à cause de mon rêve.

Malgré toute sa rationalité de juriste, Georges D'Anjou était sorti quelque peu inquiet de l'entretien. Au point qu'il résolut d'aller vérifier de nouveau si le camée se trouvait toujours dans le coffret à la banque.

De son côté, Loïc était terrorisé par tout ce que les événements du 11 septembre avaient soulevé, indirectement, autour d'un bijou fatidique pour sa famille et pour lui. Comme si la pierre avait dégagé d'un seul coup une irradiation aussi funeste qu'une explosion nucléaire : cette pierre maudite, ce camée de malheur qui pesait sur sa famille depuis des générations... et sur lui, peut-être davantage.

Oui, sans doute, pas un n'en était plus touché que lui qui était Bolduc de père, mais D'Anjou par sa mère. Et comme il avait été élevé dans la maison du Fondateur, il avait ressenti depuis l'enfance le magnétisme occulte de ce camée trouvé dans une tombe.

Tout cela vibrait en sourdine, entre les lignes d'une matrice intemporelle, insondable comme l'univers, mais qu'il avait, lui, Loïc, l'épouvantable faculté de pressentir et parfois de visiter.

Et ce qu'on lui avait jadis raconté, un cri flasha du fond de l'Atlantide perdue de son enfance : la pierre du Diable, la pierre du Diable !